



Keith Ward

**Les religions
sont-elles
dangereuses ?**

Les religions sont-elles dangereuses ?

« La religion est une force destructrice ! Elle nourrit l'intolérance, le fanatisme et la violence ! L'humanité se porterait mieux sans elle ! »

Les nombreuses pages sombres de notre histoire et l'actualité récente semblent confirmer ce point de vue et rappellent la dangerosité des religions pour nos sociétés.

Les religions font-elles réellement plus de mal que de bien ?

Dans cet ouvrage très argumenté, le professeur Keith Ward reprend point par point les critiques les plus courantes envers les grandes religions du monde. Il examine les arguments d'un point de vue historiques, philosophiques, sociologiques et psychologiques et se livre à un véritable plaidoyer pour une pratique religieuse susceptible de féconder les sociétés modernes et la vie de chaque individu.

La lecture de ce livre s'impose pour comprendre notre temps, dépasser les clichés et nourrir une vision plus exacte du phénomène religieux.

Brillant théologien et philosophe anglais, ancien professeur de la prestigieuse chaire de théologie de l'université d'Oxford, **Keith Ward** enseigne aujourd'hui la théologie au Gresham College à Londres. Membre de la British Academy et co-président du Congrès mondial des religions il est également l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prendre cette décision puisque ses résultats viendront se greffer sur notre vision de l'authenticité et de la vérité de la religion aujourd'hui.

Cependant, si les anthropologues modernes ne prennent plus au sérieux les démarches naturalistes du dix-neuvième siècle, ces dernières ne sont pas totalement inutiles. Elles ont amorcé l'approche moderne de la religion en tant que phénomène global, susceptible d'être étudié d'un point de vue scientifique, même si elles n'ont pas très bien réussi le volet « scientifique », selon les normes actuelles. Cette approche représentait la première acceptation sérieuse d'une perspective évolutive, la prise de conscience que les convictions et les pratiques religieuses doivent avoir évolué à partir de formes antérieures, moins sophistiquées, et que ces formes pourraient bien avoir laissé leur empreinte sur les esprits modernes de façons partiellement inconscientes.

La sagesse recommande plutôt l'agnosticisme quant à la nature exacte de ces formes primitives. Nous devons ménager une place à la rationalisation et la moralisation croissantes de la religion, comme c'est le cas dans les sciences naturelles. Il ne fait aucun doute que la perception rationnelle et morale a progressé depuis que les premiers hominidés ont foulé le sol de la terre.

Dans le domaine scientifique, nous pouvons profondément admirer l'œuvre d'Aristote tout en comprenant que la plupart de ses propos sur la physique étaient erronés. Nous savons qu'Isaac Newton a consacré beaucoup de temps à l'étude de l'alchimie, mais qu'il suivait une fausse piste ne menant nulle part. Depuis le seizième siècle, notre vision scientifique du monde a considérablement changé. Il serait insensé pour un anthropologue d'affirmer que l'essence de la science se trouve

dans ses origines les plus anciennes, et qu'Aristote et l'alchimie définissent ce qu'est réellement la science.

De même, concernant la religion, nous pouvons nous attendre à ce que ses premiers débuts perceptibles (la Bible hébraïque est l'une des descriptions les plus intéressantes d'une forme de religion primitive et de son développement) ne soient précisément rien de plus que les débuts de quelque chose qui s'est considérablement développé. Si la Bible disait (et c'est le cas) que Dieu était généralement envisagé jadis comme un Dieu parmi de nombreux dieux et que les prophètes étaient aussi appelés « voyants », nous ne devrions pas forcément en conclure que ce sont là des convictions juives ou chrétiennes vraiment essentielles. Ce sont les débuts de la foi d'Israël, réformée ensuite par Moïse, puis par les grands prophètes des huitième et sixième siècles avant Jésus-Christ et enfin (pour les chrétiens) par Jésus.

Aujourd'hui, nous sommes en mesure de discerner l'évolution de la religion sémite dans son contexte global et historique. Une fois que nous échappons à l'illusion que son état initial décrit son essence véritable, nous voyons qu'il s'agit d'une série de traditions diverses en perpétuelle évolution. Il est très utile de retracer les développements de la religion et d'essayer de comprendre pourquoi elle est si diverse (une diversité qui ne doit pas nous surprendre puisqu'elle reflète la diversité des cultures humaines).

La méthode adéquate pour étudier la religion consiste cependant à scruter ses formes les plus évoluées, et non ses débuts primitifs. En outre, elle devrait être examinée dans le cadre de nombreux contextes culturels différents, et non comme un ensemble de doctrines abstraites et figées, comme si la religion pouvait être dissociée de son contexte culturel ou

comme si une religion qui porte un nom unique (comme le « christianisme ») était parfaitement identique dans les centaines de cultures différentes dans lesquelles elle existe. C'est l'héritage que nous ont laissé les anthropologues du dix-neuvième siècle. En dépit du fait que leurs conclusions spécifiques étaient beaucoup trop générales et négatives et s'appuyaient sur peu d'éléments probants et une imagination débordante, ils nous ont fait un cadeau précieux et éclairant. Comme Aristote dans le domaine des sciences naturelles, la plupart de leurs propos étaient erronés (dans leur cas, au sujet des origines de la religion), mais ils commençaient au moins à avancer dans la bonne direction.

¹. Ndt : titre original « The root of all evil ».

². Evans-Pritchard E., *La religion des primitifs à travers les théories des anthropologues*, Paris, Payot, 1971.

³. Dennett Daniel, *Breaking the Spell*, London, Allen Lane, 2006.

⁴. Frazer James, *Le rameau d'or*, Robert Laffont, 1984.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

objets de moquerie. Un stéréotype grotesque « du juif » avait été substitué à la véritable identité juive. Lorsque toute une classe d'individus devient un objet de haine, non pas pour leurs crimes individuels, mais en raison de prétendues caractéristiques générales, supposées communes, c'est le signe que l'opinion publique est manipulée et nous devons nous demander pourquoi.

L'idéologie hitlérienne était à portée de main et tout lecteur de *Mein Kampf*, ce livre au style ampoulé, aurait pu comprendre que les convictions fondamentales d'Hitler exprimaient la soif de pouvoir par l'élimination des faibles, la domination militaire et la supériorité de la race aryenne. Il est plus qu'étrange de brandir la loyauté et l'honneur pour valeurs morales essentielles alors que les fondements mêmes de la morale sont minés par un attrait non dissimulé pour le pouvoir.

En outre, comment un individu vraiment soucieux de morale pouvait-il sincèrement croire que la loyauté envers son propre pays et son honneur sont les vertus morales les plus nobles, précédant toutes les autres ? La loyauté envers la famille et la nation est évidemment une valeur vertueuse, mais si la morale revêt une quelconque importance, cette loyauté ne peut être la vertu suprême. Tout appel en faveur de ce qui est moralement bon doit être un appel en faveur de ce qui est bon pour tous, et non ce qui est bon pour moi, pour ma cellule familiale ou pour mon pays. Toute réflexion sérieuse sur la morale porte sur ce qui est bon en soi et sur la façon dont le plus grand nombre d'individus peut y accéder. Une morale qui procède autrement est une contrefaçon ; une forme quelconque d'intérêt personnel ou de soif de pouvoir déguisée en vertu et pervertissant notre sens moral.

Le bien-fondé des convictions morales peut donc être

éprouvé. Elles ne doivent pas reposer sur la haine ou sur un esprit vindicatif, elles ne doivent pas répandre des stéréotypes négatifs sur autrui ni exagérer notre propre importance, elles ne doivent pas être fondées sur l'intérêt personnel ou la soif de pouvoir et elles doivent exprimer un souci réel pour le bien-être de tous.

Le national-socialisme de l'Allemagne du vingtième siècle échoue à chacun de ces tests. Pour cette raison, nous pouvons douter que le moindre individu doué de raison ait pu sérieusement croire que cette doctrine était moralement bonne. Beaucoup ne prennent cependant pas le temps de la réflexion. Ils sont facilement influencés par la pression de leurs pairs. Ils ne se soucient pas vraiment de politique à moins d'y être contraints. Et ils se fient naïvement à la sagesse de leurs dirigeants politiques. Nous pourrions donc les excuser, mais nous ne pourrions jamais tolérer leurs convictions.

Si nous considérons à présent Al-Qaïda et ses activités, il apparaît très clairement que son idéologie repose sur la haine et sur une idéalisation stéréotypée des musulmans et une diabolisation des « infidèles ». Elle exprime une soif de pouvoir à travers la volonté de dominer le monde. Et elle se montre indifférente envers le bien-être de la plupart des populations de la terre, qui doivent être éliminées ou converties. Les convictions d'Al-Qaïda sont manifestement mauvaises.

Mais ne sont-elles pas aussi religieuses ? Oui, ce sont là des convictions religieuses clairement néfastes. Dans le débat sur le national-socialisme, la présence de quelques croyances religieuses manifestement mauvaises est aussi flagrante. Ce n'est pas la religion qui pourrit les convictions, mais la haine, l'ignorance, la soif de pouvoir et l'indifférence envers autrui.

Dans le nazisme comme chez Al-Qaïda, certains individus semblent penser que leurs convictions sont morales et bonnes, bien qu'ils soient manifestement dans l'erreur, comme l'ont argumenté les procureurs à Nuremberg. Comment expliquer que des hommes et des femmes en arrivent à adopter une « morale » aussi perverse ? Dans le cas d'Al-Qaïda, il ne faut pas chercher l'explication bien loin. Selon un rapport adressé par le Comité mixte du Renseignement au Ministre de l'Intérieur britannique en avril 2006, les causes principales qui prédisposeraient les individus à rejoindre une organisation terroriste seraient : l'opposition à la guerre en Irak, la pauvreté, l'exclusion sociale et le mécontentement envers les responsables de la communauté. Aucune de ces causes n'est religieuse. Elles ont été reliées à l'islam au moyen d'un ensemble de connexions peu plausibles. L'attaque contre Saddam Hussein et son régime (laïque) a été assimilée à une attaque contre l'islam. Elle a été interprétée comme l'approbation des attaques israéliennes contre la population palestinienne et l'hostilité envers les musulmans en général. La discrimination envers les immigrés a été assimilée à une discrimination à l'encontre des musulmans. Enfin, (en dépit de l'hostilité entre musulmans chiites et sunnites) l'islam est engagé dans une bataille contre un « Occident » colonialiste, économiquement dominant et en faillite morale et religieuse.

Aucune de ces revendications ne peut résister à un examen attentif. Toutefois, elles s'additionnent pour former une « grande théorie de la conspiration » et fournir un ennemi identifiable vers lequel pourront converger la colère, la jalousie, l'amertume et la vindicte de tous ceux qui se sentent injustement agressés et opprimés.

Il existe de nombreuses théories de la conspiration

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

garantir une société moralement juste.

Cependant, il est manifeste que nous pouvons admettre les failles potentielles de la démocratie libérale et sa corruption effective dans certains cas, sans pour autant concéder qu'elle est mauvaise ou que nous nous porterions mieux sans elle. Il en va de même de la religion. Le plus raisonnable consiste à dire que la démocratie libérale est une bonne chose tant qu'elle s'accompagne d'un élan moral puissant en faveur du bien-être de chaque individu. La vie humaine ne pourra jamais apporter cette garantie absolue, mais il serait sage pour toute société de rechercher les moyens les plus efficaces d'encourager et de motiver la sensibilité morale de ses membres. Cette mission implique une forme d'éducation morale systématique, visant à inculquer le sens de la valeur de la personne humaine, de la poursuite de la vertu individuelle et du bien commun.

Il fait peu de doutes que l'une des sources principales d'une éducation morale de ce type est la religion. L'efficacité d'un tel système éducatif ne peut pas être garantie. Et, dans toute société, il subsistera des angles morts et des limites au champ de la vision morale. De profondes divergences d'opinion ne pourront jamais être éliminées et il ne faut pas être un génie pour discerner les limites constatées par le passé. En Europe, l'esclavage était accepté jusqu'à la Déclaration de Bruxelles en 1890, qui interdit le commerce des esclaves africains. Les femmes n'ont pas pu participer aux élections démocratiques en France jusqu'en 1944, date à laquelle les citoyennes de plus de trente ans ont été autorisées à voter. La peine capitale était largement approuvée et ne fut abolie en Grande-Bretagne qu'en 1981. Il est évident que des progrès moraux sont intervenus. Une évolution morale significative s'est assurément

produite comme en témoignent les lois et les décisions légales dont l'histoire garde la trace.

Il serait absurde de condamner le système juridique britannique parce qu'il avait coutume de tolérer la peine capitale pour un vol de brebis. Hier, c'était hier. Aujourd'hui, c'est aujourd'hui. D'une certaine façon, le système a produit des améliorations et, espérons-le, il continuera à en produire.

Comment pouvons-nous rationnellement refuser le même jugement à un système religieux ? Nous ne pouvons pas juger de sa morale présente en fonction de règles anciennes et périmées, datant d'un passé parfois même très éloigné. Nous devrions plutôt reconnaître qu'il a évolué et espérer qu'il continuera à le faire, dans une direction de plus en plus bienveillante.

Dans les campagnes contre l'esclavage, des chrétiens comme William Wilberforce ont joué un rôle prédominant. Dans les manifestations contre la peine capitale, de nombreux croyants se sont révélés des militants véhéments. Et beaucoup de chrétiens se trouvaient à la tête du mouvement pour le droit de vote des femmes, comme Josephine Butler, l'une des premières signataires de la pétition adressée au Parlement pour le suffrage féminin et une militante héroïque en faveur des droits des femmes à la fin du dix-neuvième siècle. On peut donc affirmer avec raison, non pas que ces progrès moraux ont été uniquement soutenus par des chrétiens ni que tous les chrétiens les soutenaient, mais qu'ils ont été soutenus par de nombreux chrétiens, que certains ont joué un rôle prépondérant (voire déterminant) dans les campagnes et que des arguments religieux ont été avancés pour les étayer.

Les liens entre la religion, la politique et la morale

Naturellement, la religion comme la politique, compte dans

ses rangs des conservateurs qui défendent le *statu quo* et des radicaux qui militent pour le changement. Il est impossible de répondre à la question : la foi a-t-elle tendance à rendre les hommes plus conservateurs ou plus radicaux ? Tout dépend de la conviction religieuse et des opinions politiques et morales des individus en question. C'est une analyse sociale approfondie qui s'impose sur le sujet ; une démarche qui devrait se multiplier.

Certains types de religion dans certains types de contexte social attirent des personnes d'un tempérament conservateur. Il n'est pas totalement surprenant qu'au dix-huitième siècle, l'Église d'Angleterre, dont la plupart des membres du clergé étaient fils de la noblesse, attirait des propriétaires terriens conservateurs. Les affectations leur permettaient d'accéder à des postes d'influence et l'institution a donc acquis un caractère essentiellement conservateur.

D'un autre côté, les églises dissidentes servaient de lieux de rencontre à des personnes de sensibilité identique, animées d'idées beaucoup plus radicales bien avant de rejoindre un groupe religieux. Leurs enfants devaient naturellement être influencés par cette tendance générale et beaucoup plus susceptibles de se montrer favorables à la réforme et à la défense des victimes de l'exclusion sociale. Ainsi, aucun d'eux n'était autorisé à fréquenter les Universités d'Oxford ou de Cambridge de sorte qu'ils attirèrent naturellement des membres majoritairement extérieurs aux centres établis du pouvoir social.

À la fin du vingtième siècle, le clergé de l'Église d'Angleterre était désormais largement sous-rémunéré et n'était plus lié par la naissance aux classes supérieures de la société. Le premier gouvernement travailliste de 1945 a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

coexistence avec de telles sociétés. En effet, Qutb écrit : « Il n'y a pas d'islam dans un pays où l'islam ne domine pas et où sa charia n'est pas établie. » Le tableau paraît déjà suffisamment noir, mais il y a pire : le jihad, c'est-à-dire les efforts menés pour plaire à Dieu, doit prendre l'initiative d'abolir les *jahiliyyah*. Il ne s'agit pas seulement d'une guerre défensive, mais bien du recours à la force pour établir des sociétés authentiquement musulmanes partout dans le monde, pour qu'il ne reste plus finalement sur la terre que des musulmans, des ennemis de l'islam à combattre et des *Dhimmis*, ceux qui versent un impôt à la société islamique dominante.

Qu'en est-il de la tolérance et de l'absence de contrainte en matière de religion ? Elles demeureront, écrit Qutb, une fois que les hommes auront été délivrés de la servitude des *jahiliyyah* pour entrer dans la liberté de la charia. En effet, plus personne ne sera alors contraint d'avoir des convictions musulmanes bien que tous seront légitimement contraints de vivre sous la loi de la charia. C'est le devoir de l'islam, écrit-il, d'exercer son « droit divin de s'avancer et de prendre le contrôle de l'autorité politique afin d'établir le régime divin sur la terre. »

Cette vision est assurément religieuse et plutôt dangereuse pour la quasi-totalité des êtres humains, y compris la grande majorité des musulmans puisque Qutb souligne qu'il n'existe pas de véritable société musulmane. Dès lors, toutes les nations du monde doivent être soit annihilées soit assujetties. Ses propos rappellent étrangement ceux de Lénine qui affirme de façon similaire dans *Que faire ?* qu'il n'existe pas de véritable société socialiste dans le monde, que la révolution violente est nécessaire pour établir la seule véritable forme de

socialisme et que le monde entier doit finalement devenir communiste. En effet, même si Qutb s'oppose au communisme pour son athéisme, hormis ce point, sa vision est exactement similaire à celle du communisme léniniste. Elle jaillit du peuple et s'adresse à lui sur le mode de l'oppression et de l'infériorité économique. Elle considère que le monde est divisé en deux groupes clairement identifiables, l'un totalement mauvais et l'autre totalement bon. Le monde est dominé par les puissances maléfiques, qui doivent être vaincues par la force. Elle suppose que les « véritables croyants » ont accès à une série de principes politiques plutôt simples qui redresseront tout et résoudront tous les problèmes sociaux. Elle appelle les individus à rejoindre un groupe fermé dont la mission historique et le destin est de sauver le monde du mal. Et, dans cette bataille, elle promet que les forces dominantes de l'histoire (la dialectique de l'histoire pour Lénine, Dieu pour Qutb) garantiront la victoire aux groupes de guerriers d'élite, même si cette perspective apparaît hautement improbable.

De façon très ironique, il semble que de nombreux jihadistes islamistes ont été fortement influencés par une analyse fondamentalement marxiste de la situation du monde. Selon cette analyse, le monde est radicalement injuste, les nations sous-développées sont maintenues dans l'assujettissement et la dépendance économique par l'Occident et la révolution violente est la seule façon de vaincre l'influence occidentale. Chez Marx, l'affirmation de l'injustice n'était pas une sorte d'appel à la morale, puisque pour lui, il n'existe aucune chose objective appelée morale. Il s'agit du constat purement descriptif qu'une partie du monde est beaucoup plus riche et réussit parce qu'elle exploite les ressources naturelles et la main-d'œuvre bon marché de l'autre pour son propre bien-être.

Les jardins verdoyants de l'État désertique de Californie sont abondamment arrosés tandis que des milliers d'individus meurent de soif en Afrique sub-saharienne. Selon une interprétation objective, le marxisme ne blâme pas les Californiens pour cette injustice, mais il prédit que la situation est économiquement instable et que le désir du Tiers-Monde de jouir d'une part plus grande des marchandises mondiales finira par provoquer le renversement du système économique actuel.

Néanmoins, des documents comme le *Manifeste communiste* portent la marque de l'indignation morale et de la passion pour la justice. Les expressions « Travailleurs du monde, unissez-vous » et « Vous n'avez rien d'autre à perdre que vos chaînes » ne ressemblent pas aux descriptions et aux prévisions qu'elles devraient être puisqu'elles s'inscrivent dans le cadre d'un système prétendument scientifique. Le génie du marxisme est d'offrir un semblant d'objectivité scientifique, de dénoncer la défense des intérêts capitalistes par la morale bourgeoise et de mener une croisade passionnée pour la justice. Ajoutez-y un système qui justifie le recours à la violence destructrice, qui autorise l'expression des sentiments d'envie et d'aversion et qui nous permet de juger la révolution et la terreur moralement justifiables voire même obligatoires (elles seraient en fait une facette à part entière de l'inévitable progrès de l'histoire vers une société véritablement libre et équitable) et vous obtenez une mixture sociale explosive.

La clé pour comprendre l'islam jihadiste consiste à discerner qu'il s'agit d'une forme de marxisme islamisé, une théologie musulmane de la libération qui s'est abandonnée à un agenda séculier. Cela peut paraître très ironique, mais la véracité de ce constat est confirmée par le fait que les jihadistes ne prêtent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

renforts militaires contre les Seldjoukides, qui venaient d'envahir l'Anatolie et de massacrer des milliers de chrétiens, et qui menaçaient désormais Constantinople elle-même. La première croisade de 1096 a donc répondu à cette agression et à d'autres appels lancés par l'Empire d'Orient. On peut raisonnablement y voir une tentative de défendre le territoire impérial contre un envahisseur agressif.

Il est toutefois incontestable que les croisades ont été un désastre considérable. Lors de la quatrième campagne, Constantinople a été conquise et pillée, non pas par les musulmans, mais par des chrétiens occidentaux, qui ont tenté d'ériger un nouveau royaume latin en Terre sainte au lieu de défendre Byzance. Une fois encore, la soif de pouvoir, la convoitise pure et la malveillance à travers des massacres systématiques ont corrompu une intention qui aurait pu être juste, en une série d'aventures répréhensibles sur le plan moral et désastreuses sur le plan militaire.

On peut voir dans les croisades une manœuvre de défense justifiée de l'Empire byzantin contre les envahisseurs arabes et turcs, mais la façon dont elles ont été menées et leur persistance sont rapidement devenues impossibles à justifier par des principes chrétiens. En effet, le recours à la force a été systématique et disproportionné, et la défense de Byzance a rapidement été oubliée dans le but d'acquérir des richesses personnelles et d'établir un empire latin forcément éphémère.

Les croisades ne s'opposaient pas seulement aux musulmans, mais aussi aux nombreuses forces considérées comme des menaces pour l'empire chrétien en Occident, puisque certaines ont été menées contre des populations indigènes. La plus tristement célèbre est probablement la croisade contre les albigeois, de la secte des cathares, en

France. Les albigeois croyaient notamment que la matière était maléfique, que le Christ n'était pas vraiment humain et n'était pas mort sur la croix et que l'Église faisait l'œuvre du diable. L'Église a évidemment vu une menace dans cette doctrine et, après l'assassinat de l'un de ses légats par les albigeois en 1208, le pape Innocent a autorisé une croisade contre la secte. L'affaire a pris la tournure d'un conflit entre les forces françaises du Nord et du Sud (de nombreux habitants du Sud étant catholiques) et s'est soldée par l'absorption du Languedoc dans le royaume monarchique français. Ce conflit présentait une dimension politique profonde, mais l'Église catholique a admis le recours à la force pour des motifs religieux et l'Inquisition est née pour poursuivre la politique d'éradication de l'hérésie par la force. Aujourd'hui, la plupart des chrétiens et des libéraux séculiers trouvent une telle politique quasiment incompréhensible et il faut un effort d'imagination historique pour mieux la cerner.

La religion et les ordres sociaux

Pour apprécier cette situation, nous devons nous rappeler que toutes les sociétés revendiquent le droit de défendre leur ordre, leur sécurité et leur mode de vie contre les agressions intérieures ou extérieures. Ainsi, si un responsable politique élu s'appropriait des pouvoirs dictatoriaux et supprimait les institutions démocratiques de son pays, il serait jugé largement justifiable de l'éliminer puisqu'il attaque la démocratie. Ou encore, si une monarchie était abolie de force par un parti révolutionnaire, beaucoup estimerait justifiable de réagir par la contrainte pour la restaurer. De tels actes ne peuvent être justifiés que si l'institution agressée a reçu un mandat clair de la population, s'ils ont de bonnes chances de réussir et si le mal qu'ils vont engendrer est vraisemblablement moindre que

le mal engendré par l'absence de réaction.

Sur la base de ces principes, nous pouvons discerner comment, dans un pays où le catholicisme (ou l'islam ou la démocratie séculière) jouit d'une large approbation et où il risque d'être injustement renversé ou mis en péril, il peut être justifié pour l'État de chercher à protéger le système contre cette menace par le recours à la force. Il convient de souligner qu'en formulant cette position, j'ai précisé que l'approbation générale de la population était un critère important. C'est afin d'occuper une position démocratique que le gouvernement devrait largement exprimer la volonté de la majorité. De nombreuses démocraties comprennent en outre que les droits des minorités qui ne présentent aucun risque de nuisance positive pour la société doivent être tolérés. Par conséquent, seules les opinions de la majorité qui ne menacent pas les droits des minorités doivent être protégées par la menace du recours à la force.

Cependant, dans des sociétés non démocratiques, l'appel à rallier l'opinion de la majorité, même en tolérant des minorités non menaçantes, peut ne pas être une priorité morale. On peut considérer que l'élite dirigeante sait mieux ce qui est bon pour la population. Les gens ordinaires ont besoin d'être instruits pour savoir ce qui est bon pour eux, ils doivent suivre un leader fort et ils ont besoin d'être protégés contre les influences trompeuses. Il va de soi que les chefs d'État ne doivent pas opprimer les populations, mais ils ne doivent pas non plus forcément se plier aux désirs de la majorité, quels qu'ils soient. Les dirigeants doivent rechercher le bien de la population, ce qui inclut assurément de veiller sur sa santé et sa sécurité en général. Cette mission pourrait impliquer d'adopter des lois comme l'interdiction de fumer dans les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

division, que des fidèles engagés tandis que bon nombre de croyants (minoritaires cependant) jouent un rôle prédominant en faveur de la paix et la réconciliation, et sont souvent susceptibles d'être assassinés en guise de récompense. La religion peut être un facteur qui intensifie les conflits bien qu'elle soit aussi un facteur qui favorise la fin des conflits. La foi prend le caractère de son contexte social et son influence dépend largement des autres forces à l'œuvre dans ce contexte.

Si j'examine toutes les données, il me semble que les enseignements de la religion ne sont adoptés à part entière que par une minorité de fidèles et qu'ils recherchent généralement de façon manifeste la justice et la paix. La réalité des situations politiques est cependant telle que les institutions religieuses peuvent être utilisées par les autorités pour soutenir leur propre cause et que la rhétorique religieuse sert alors à rallier la population à des politiques ambiguës, susceptibles d'estimer que le recours à la violence peut se justifier (et, si nous sommes honnêtes, la plupart d'entre nous le pensent aussi parfois).

C'est en ces termes que nous devrions voir la prolifération moderne des groupes terroristes islamiques. Il existe de nombreux mouvements terroristes dans le monde aujourd'hui. Certains sont de gauche ou maoïstes, d'autres de droite ou nationalistes, certains sont ethniques, d'autres excessivement nationalistes, mais un nombre assez important d'entre eux sont « religieux ». Si nous écartons les groupes religieux, il reste un grand nombre de mouvements terroristes. Il est donc évident que la religion n'est pas l'unique cause du terrorisme. Le grand nombre de groupes terroristes islamiques est assez clairement lié au conflit israélo-palestinien. Sachant qu'Israël est officiellement un État séculier et que la plupart des

sionistes n'étaient pas « religieux », ce conflit porte largement sur une injustice perçue, une lutte pour la souveraineté territoriale et un choc des cultures entre un mode de vie largement « occidental » et un autre « non occidental ». La religion alimente assurément le conflit, surtout du côté islamique, mais les causes premières sont sociales et politiques. Il est important que les groupes religieux prennent davantage conscience du risque d'être utilisés comme marqueurs d'identité qui attisent des situations conflictuelles. Ils doivent trouver les moyens d'encourager leurs aspects les plus essentiels qui favorisent la paix et la réconciliation.

La religion n'est pas immunisée contre le penchant pratiquement universel de l'homme pour la haine et la violence. Mais il est historiquement incorrect d'affirmer que la plupart des conflits violents ont la foi pour origine ou que les pires cas de violence sont religieux. Cette distinction doit être appliquée aux conflits ethniques et tribaux en Afrique aujourd'hui ou aux pogroms communistes et fascistes du vingtième siècle. La religion a été impliquée dans des affrontements, en particulier quand elle est devenue un marqueur d'identité dans des contextes de conflits sociaux. Mais elle a aussi souvent été la voix de la modération et de la réconciliation et c'est là son véritable rôle, comme l'affirment clairement les documents scripturaux de tous les grands cultes du monde. Sans la religion, l'histoire montre clairement qu'il y aurait malgré tout des guerres et de la violence sur la terre. Avec elle, il y a au moins une chance que la voix de ceux qui donnent leur vie sans aucun profit terrestre apparent, mais uniquement dans l'intérêt du bien, puisse être entendue plus clairement. Avec la religion, il y a une chance pour qu'en certains endroits, pendant un certain temps et dans une certaine mesure, la bonté puisse s'épanouir sur la terre.

-
6. « The State of the World's Refugees : Human Displacement in the New Millennium », Oxford University Press.
 7. *Does Christianity Cause War ?*, Oxford, Clarendon, 2002.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

concilié à la vertu) est extrêmement raisonnable. Elle n'est pas un saut dans le vide. Elle est l'usage de la raison au-delà des limites de la vérification empirique.

En fait, Kant n'était pas si éloigné de Platon. Il évitait d'évoquer une vision du Bien parce qu'il se méfiait, peut-être à l'excès, des prétentions d'expérience personnelle de Dieu. Il a cependant affirmé que postuler la base rationnelle et morale du monde, postuler l'existence du Bien suprême, n'était pas une option, mais bien une nécessité absolue.

Pour Kant, toutes les visions ultimes du monde (tous les systèmes de métaphysique transcendante, comme il disait) sont invérifiables. Il est pourtant suprêmement raisonnable d'en posséder une car nous devons baser nos engagements de la vie pratique sur quelque chose, sur le meilleur possible en tant qu'êtres humains. Ce meilleur, pour Kant, était le postulat d'un Dieu suprêmement bon et sage, sur qui l'on pouvait fonder la rationalité du monde et de la pensée humaine et le caractère raisonnable et obligatoire de la morale. Nous devons aller au-delà des preuves, car la raison elle-même nous pousse à le faire.

On pourrait conclure qu'il est profondément rationnel de posséder une vision ultime du monde, mais que les convictions essentielles d'une telle vision ne peuvent s'appuyer sur aucune preuve plus fondamentale, car il n'existe rien de plus fondamental. Dès lors, comment choisir ? Pour Kant, nous devons choisir la vision qui soutient le mieux notre foi fondamentale en l'importance de la raison, de la vérité et des normes objectives de beauté et de bonté. C'est une foi raisonnable, mais elle est fondée sur un engagement moral sérieux qu'il est logiquement possible de rejeter. L'histoire de la philosophie européenne ne se résume donc pas vraiment au

passage entre les preuves de Dieu et la foi irrationnelle. C'est plutôt l'histoire d'une clarification des méthodes et des limites de la science (au sujet desquelles Platon n'était pas clair et Aristote avait partiellement tort) et de la base de nos visions du monde les plus générales à travers les engagements pratiques, les modes de vie et l'orientation morale qui rendent possibles des activités humaines caractéristiques comme la science, la morale et la religion.

En tous les cas, elle ne marque pas la fin de la pensée rationnelle par l'acceptation aveugle d'une sorte d'autorité absolue. Quand Kant évoquait la foi, il ne songeait absolument pas à l'acceptation aveugle de l'autorité, qu'il qualifiait d'« hétéronomie » ; soumettre sa volonté à la volonté d'autrui. Il appelait plutôt à « l'autonomie » ; oser penser pour soi-même, même au sujet de questions réputées révélées par Dieu. Pour lui, la foi portait sur la raison et la bonté humaines, fondées sur une raison et une bonté ultimes, enracinées dans la nature des choses.

La raison et la révélation

Kant ne s'est pas attardé sur une révélation particulière, mais si vous pensez que l'univers est fondé sur une sagesse, une bonté et une beauté suprêmes, il est très naturel de supposer qu'à certains stades précis, le caractère de cette bonté et des desseins qu'elle peut nourrir pour le cosmos puissent s'éclairer. Il est très raisonnable de supposer qu'un être d'une bonté suprême ne laisserait pas les hommes totalement dans l'obscurité quant à ce qu'ils sont supposés être et faire et quant à la nature du Bien suprême en personne. En un mot, il est très raisonnable de s'attendre à une sorte de révélation du caractère et des desseins de Dieu.

Par conséquent, il est rationnel de penser qu'une révélation

de Dieu s'est produite dans l'histoire humaine. Cette révélation ne renverse pas et ne contredit pas la raison (sauf lorsque la raison est utilisée abusivement). Elle amène la connaissance humaine de Dieu au-delà de ce que la raison seule peut établir. Pour la plupart des croyants, Dieu n'est pas seulement un postulat de raison, comme il l'était pour Kant. Dieu est quelqu'un qui révèle la réalité divine dans l'histoire et l'expérience.

La raison et la morale doivent rester actives, nous poussant à nous demander quelles sortes de révélation sont raisonnables et bonnes, et lesquelles sont vraiment irrationnelles et moralement défailtantes. Mais l'interaction de la raison et de la révélation est un processus à double sens ou, mieux, une sorte de spirale d'un pôle (la raison) à l'autre (la révélation) et inversement, à la recherche de l'équilibre de la révélation raisonnable. Ainsi, dans l'histoire du christianisme, de nombreux chrétiens ont revendiqué avoir reçu une révélation spéciale de la part de Dieu, à travers des rêves ou des expériences visionnaires. Nous devons nous demander si ces révélations sont cohérentes avec nos convictions existantes concernant Dieu et la bonté que nous pensons être la sienne. Si elles contredisent la foi dans l'amour de Dieu révélé en Jésus (si, par exemple, elles nous appellent à tuer d'autres personnes), nous devons rejeter ces prétentions de révélation, mais si elles peuvent s'inscrire dans le prolongement de convictions préalables (par exemple, une meilleure compréhension de la façon dont l'esclavage s'oppose à l'amour du prochain ou de nouvelles perspectives sur la place et le rôle des femmes), nous pouvons conclure que la révélation nous a amenés à revoir nos convictions morales existantes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui ont peur. Cette conviction peut ou non être vraie, mais elle n'est certainement pas dangereuse. Karl Marx l'a appelée « le cœur d'un monde sans cœur. » Un croyant dirait plutôt que le monde à son niveau le plus profond n'est pas sans cœur. Ce sont les hommes, perdus dans l'ignorance, la haine et la convoitise, qui sont sans cœur. La religion existe afin d'ouvrir un chemin vers la guérison du cœur humain. C'est précisément parce que nous ressentons que la vie sur terre est porteuse de sens moral que l'espoir de la vie après la mort est un espoir naturel pour l'accomplissement personnel, dans une réalité créée par un Dieu personnel.

III

Les convictions religieuses sont-elles
immorales ?

6 I La morale et la Bible

Le problème des règles morales obsolètes dans l'Ancien Testament

La morale religieuse s'appuie sur la conviction que la vie humaine possède une signification morale et qu'il est possible de surmonter l'égoïsme personnel et d'atteindre un état ou une relation consciente positive avec un être fait de sagesse, de compassion et de félicité. Un programme qui s'inscrit visiblement à l'opposé de la dangerosité. Certains estiment pourtant que la morale religieuse présente des aspects dangereux parce qu'ils pensent qu'elle se base sur l'acceptation irréfléchie des lois d'un livre sacré comme la Bible. Il peut déjà s'avérer néfaste d'adopter des règles morales sans réfléchir, mais c'est pire encore si bon nombre de ces règles sont cruelles et réactionnaires. Dans l'Ancien Testament, en particulier, les individus peuvent être lapidés à mort pour avoir commis l'adultère, adoré les mauvais dieux ou même désobéi à leurs parents. Il contient apparemment beaucoup de lois morales que nous qualifierions aujourd'hui de primitives. La pire de toutes se trouve probablement dans Deutéronome 20 : 16-17. Cette règle s'appelle « vouer à l'interdit » et dit ceci : « Quant aux villes de ces peuples que l'Éternel votre Dieu vous donne en possession, vous n'y laisserez pas subsister âme qui vive. Vous exterminerez totalement pour les vouer à l'Éternel les Hittites, les Amoréens, les Cananéens, les Phéréziens, les Héviens et les Yebousiens. » Elle s'applique uniquement aux villes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peuple de l'alliance. Elle écarta aussi des lois spécifiques sur l'esclavage, la propriété et la famille (qui autorisaient l'esclavage et la polygamie dans une mesure limitée), considérant donc obsolètes la grande majorité des lois de l'Ancien Testament.

L'apôtre Paul a affirmé : « Le Christ a mis fin au régime de la loi » (Romains 10 : 4) et il a écrit que le commandement d'aimer son prochain comme soi-même résumait toute la loi (Galates 5 : 14). Pour les chrétiens, l'idéal moral se trouve, non pas dans un texte écrit (« Car la Loi, avec ses commandements écrits, inflige la mort. L'Esprit, lui, communique la vie » 2 Corinthiens 3 : 6), mais dans la personne dynamique de Jésus, qui est la Parole vivante et personnelle de Dieu. C'est donc vers les enseignements et la vie de Jésus que les chrétiens se tournent pour trouver leur inspiration morale.

Le christianisme n'est pas la religion d'une loi écrite, mais la religion de la grâce, de l'amour de Dieu dispensé inconditionnellement à travers une personne : Jésus. Donc, pour les chrétiens, la morale trouve son point culminant dans la vie et l'enseignement du Christ. Toutes les règles morales de la Bible sont d'ailleurs incontestablement transformées lorsqu'elles sont considérées à la lumière de l'amour désintéressé de Jésus.

Jésus adoptait une attitude remplie d'humanité envers les lois religieuses et morales. Il critiquait sévèrement le légalisme de certains Pharisiens, qui semblaient se soucier davantage du strict respect des règles que du bien-être des hommes. Lorsqu'il a guéri le jour du sabbat, lorsque ses disciples ont mangé du blé le jour du sabbat, lorsqu'il a touché des lépreux et des corps sans vie, et lorsqu'il a ignoré les règles

traditionnelles relatives aux ablutions et au jeûne, il a souligné que « ce qu'il y a de plus important dans la loi », à savoir la charité et le souci des autres, importait davantage que l'observance de règles mineures, de toute façon soumises à diverses interprétations.

Matthieu rapporte les principaux enseignements de Jésus au sujet de la morale dans le Sermon dit de la montagne (Matthieu 5-7). Dans ce discours, le Christ nie renoncer à la Torah, mais il prend sur lui de la réinterpréter assez radicalement. Ainsi, dans les grandes antithèses (Matthieu 5 : 21-48), Jésus dit : « Vous avez appris qu'il a été dit... Eh bien, moi, je vous dis... » Il n'est plus seulement mal de tuer, il est aussi mal de se mettre en colère. Ce n'est plus seulement l'adultère qui est répréhensible, mais considérer les autres uniquement comme des objets de désir sexuel. Il ne faut ni briser un serment ni préférer aucune forme de mensonge. La justice ne se limite pas à l'obtention d'une juste rétribution ; elle doit aller jusqu'au pardon. Il ne faut pas se contenter d'aimer son prochain et de haïr son ennemi, mais il faut aimer également ce dernier.

Cette série de déclarations étonnantes (si étonnantes qu'elles émanaient vraisemblablement d'un maître exceptionnel de la morale, selon toute vraisemblance, Jésus lui-même) n'abolit pas la loi religieuse. Elle l'interprète de telle façon que la plupart de ses commandements spécifiques deviennent obsolètes. La Loi, enseigne Jésus, ne doit pas simplement être écartée comme si elle n'avait plus de valeur, elle doit être accomplie et transcendée par une morale plus intérieure, plus universelle et plus exigeante. Ce ne sont plus seulement des actes extérieurs de meurtre, d'adultère et de parjure qui sont condamnés, mais aussi des comportements intérieurs de colère,

de convoitise et de fausseté. Le souci de limiter les châtements va jusqu'à porter le doute sur le caractère approprié de toute rétribution purement punitive. Et les limites de l'amour du prochain sont étendues à tous les individus sans exception, y compris les ennemis.

L'accomplissement de la loi se traduit par l'amour illimité du prochain et le souci du bien-être d'autrui. Cette préoccupation doit émaner du cœur, et non d'une stricte observance extérieure. Lorsqu'on a demandé à Jésus quelles étaient les lois les plus importantes, il n'est pas surprenant qu'il en ait choisi deux (aucune d'elles ne figurait d'ailleurs dans les dix commandements) : aimer Dieu et aimer son prochain comme soi-même (Matthieu 22 : 36-40). Ce sont les lois en vertu desquelles toutes les autres doivent être interprétées ou, si nécessaire, déclarées obsolètes.

Si les chrétiens prennent le Sermon sur la montagne au sérieux, ils doivent considérer que la Torah tend vers le principe moral clé de l'amour illimité et universel, et s'accomplit dans son enseignement. Les paraboles du Bon Samaritain et du Fils prodigue dans l'Évangile de Luc illustrent ce point de manière très parlante, en soulignant que le caractère vindicatif et le ressentiment n'ont aucune place dans l'amour et que nul n'est exclu de son universalité.

À la lumière de l'enseignement limpide de Jésus, il est profondément erroné d'affirmer que la morale chrétienne exige que les chrétiens obéissent à de nombreuses lois morales primitives, simplement parce qu'elles sont écrites dans la Bible. Pour les chrétiens, l'enseignement éthique clé se trouve dans le Sermon sur la montagne de Jésus et toutes les autres règles morales édictées dans la Bible doivent être jugées en vertu de la façon dont elles répondent aux normes de ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

uns seulement.

La raison peut concevoir le concept d'une chose bonne, une chose qui est un objet de désir rationnel, même si personne ne la désire (tous la désireraient s'ils étaient purement ou objectivement rationnels). La raison peut considérer l'univers objectivement et constater que plus les désirs rationnels satisfaits sont nombreux, plus la situation s'améliore. Désormais, la raison commence à retirer le meilleur du désir. Désormais, il est possible de dire : « Il est bon d'éprouver du désir pour le bonheur universel », même quand nul n'en éprouve vraiment. C'est une chose que les êtres humains *devraient* désirer. L'obligation morale s'est insinuée dans le processus et elle n'exprime ni la préservation génétique de la fécondité passée ni un désir réel éprouvé par l'un de nous. C'est cette obligation morale (pas forcément et sans doute rarement, un véritable désir, et pourtant parfaitement rationnelle) qui pose problème à la psychologie évolutionniste et à toutes les descriptions de la morale basées uniquement sur le désir.

Les psychologues évolutionnistes peuvent affirmer que nous ne devons pas attendre des hommes qu'ils éprouvent des désirs aussi incroyablement universels. Il nous suffit de gérer nos propres désirs et de n'attendre rien de plus qu'un altruisme limité et les désirs nécessaires au fonctionnement harmonieux de la société moderne.

Même cette modeste suggestion attribue à la raison un rôle important dans le façonnement de nos désirs. Les appétits humains sont extrêmement variés et les individus ne poursuivent pas toujours les buts plutôt modestes et conformistes de la classe moyenne. Certains veulent subir des opérations de chirurgie esthétique pour ressembler à un chat.

D'autres veulent posséder des esclaves et soumettre des populations entières à leur tyrannie. Des individus veulent violer, tuer et piller. Et d'autres encore veulent transgresser les règles de la morale à leur propre avantage. Et, si les circonstances s'y prêtent, tous peuvent parfaitement s'en accommoder.

Il serait fort peu utile de leur dire en aparté : « Soyez raisonnables. Vous devez modérer vos désirs et accepter un compromis. » Le résultat probable serait de vous faire tuer. Dans la société humaine, comme Nietzsche l'a souligné, la morale est la loi de la meute, « réservée aux petites gens » selon un célèbre capitaliste américain.

Dès lors, si nous pouvons trouver de bonnes raisons pour lesquelles les hommes devraient éprouver des désirs prudents et modestes, et accepter des compromis et des accords avec autrui, ces raisons ne compteront vraiment que pour ceux qui sont suffisamment influençables ou susceptibles d'y trouver un intérêt pour reconnaître leur utilité. Et même dans ce cas, si l'opportunité se présente, il n'existe aucune raison absolument convaincante de respecter les règles à tout moment et dans toutes les situations, quelles que soient les conséquences.

C'était précisément le propos de la célèbre philosophe anglaise Philippa Foot lorsqu'elle a affirmé que la morale était en quelque sorte une ruse de la confiance. De même que le philosophe darwinien Michael Ruse lorsqu'il a comparé la morale à un tour joué par nos gènes.

La bonté peut-elle exister objectivement ?

Heureusement, les êtres humains sont rarement complètement cohérents. En dépit de cette issue décourageante concernant une morale basée uniquement sur des désirs humains réels, beaucoup d'individus sentent avec une certaine

passion que la justice sociale, la vérité et l'altruisme sincère (non limité à la parenté) sont des valeurs morales qu'il convient de poursuivre même au prix de sacrifices personnels. La morale possède un fondement plus ferme que le désir seul peut logiquement en fournir. Elle repose, pour beaucoup au moins, sur une foi implicite en l'objectivité et l'autorité absolues des idéaux de la vérité, de la beauté et de la bonté.

C'est vers de tels idéaux que les désirs humains devraient être orientés. C'est ce qu'enseigne la raison objective et si l'on se demande pourquoi la raison objective devrait avoir la moindre emprise sur nous, une réponse convaincante consiste à pointer le doigt vers un ordre rationnel fondamental et vers l'existence objective de la bonté dans le cosmos.

Même le philosophe français Jean-Paul Sartre, qui écrivit que la gravité de la morale (la foi dans l'objectivité de la bonté) est en réalité une forme de vie non authentique, a changé d'avis lorsqu'il a été confronté à des enfants mourant de faim en Algérie. Dans le cadre d'une interview accordée à la télévision française, il a déclaré avoir dû constater qu'il n'était pas libre de rejeter l'obligation de leur venir en aide. Après tout, la morale était objective, dans un certain sens. À ce stade, Sartre est devenu marxiste plutôt qu'existentialiste.

Je ne suis jamais devenu marxiste, mais j'ai compris que, moi non plus, je ne croyais pas vraiment être libre de décider que tout ce que j'aimais était bon (laisser les gens mourir de faim, si j'en avais envie). Une norme objective de la bonté existait donc peut-être réellement. Après tout, peut-être que je croyais en la vérité, l'honnêteté et la sincérité. Mais comment pouvais-je justifier une telle conviction ?

Il ne fait aucun doute à mes yeux que la morale peut exister sans la foi. Heureusement, la plupart des hommes possèdent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

devraient poursuivre et comment.

On pourrait aussi qualifier ce principe de « libéralisme négatif » : la seule raison valable justifiant l'ingérence de l'État où la coercition consiste à empêcher la violation des droits fondamentaux des autres individus, en particulier le droit d'acquérir des biens et de vivre raisonnablement en sécurité.

La liberté n'est pas un devoir primordial et les exigences de la justice peuvent légitimer de passer outre, en limitant la liberté au nom de l'égalité, par exemple. En fait, Berlin souligne que la liberté négative était à peine mentionnée comme une vertu avant la Réforme. À l'évidence, il a toujours été souhaitable que les individus ne soient pas asservis ou opprimés par un gouvernement, étranger ou national. En ce sens, la liberté d'interférence a toujours été une vertu. Mais Isaiah Berlin a suggéré qu'il a sans doute fallu attendre la Réforme pour que le droit à la dissidence et le droit de pratiquer sa propre religion et de posséder ses propres convictions deviennent importants. En réaction à ce qui était perçu comme la corruption de l'Église, les Réformateurs devaient insister sur la liberté de critiquer et de remettre en question les convictions d'une élite dirigeante.

Les Réformateurs n'auraient cependant pas défendu le libéralisme négatif à l'état pur : l'idée que toute frustration des désirs humains est mauvaise et que la non-interférence d'autrui est bonne.

Ils ont semé les graines du libéralisme, mais ils pensaient assurément que la Bible traçait un chemin de vie juste et ils étaient parfois enclins à l'imposer lorsque c'était possible. À Genève, par exemple, Jean Calvin a tenté de convaincre voire de contraindre tous les citoyens de vivre en vertu des lois

supposées de Dieu.

Mais les chrétiens protestants affirmèrent aussi que la foi est une question d'engagement personnel, et non de naissance ou d'une quelconque cérémonie externe comme le baptême des nourrissons. Ainsi, la foi ne peut pas logiquement être imposée et le protestantisme est intrinsèquement porté vers la pleine liberté de conscience qui rend des expériences comme celle de Calvin à Genève paradoxales et, finalement, insupportables.

La liberté de conscience a toujours été un principe fondamental de la pensée chrétienne bien qu'elle ait souvent été contrebalancée par des considérations paternalistes en vertu desquelles la vérité doit être préservée et les choix nuisibles ou qui égarent radicalement les autres doivent être réfrénés. Ce type de paternalisme n'est pas seulement un principe religieux. Toutes les sociétés imposent une forme ou l'autre de censure concernant la publication de secrets d'État, la pornographie ou la propagation de déformations des faits ou de mensonges. L'équilibre entre la liberté et le souci de la sécurité, de normes morales fondamentales ou de la vérité est un exercice délicat et variable. Lors de la Réforme protestante, beaucoup ont discerné clairement que l'autorité de censure même était devenue indigne de confiance et que la liberté de critiquer était l'une des conditions de la vérité, et non l'expression d'une quelconque impulsion morale pervertie.

Si, à l'instar d'Isaiah Berlin, je m'associe à ce protestantisme du seizième siècle, il convient d'ajouter que la notion de liberté de conscience et de culte a toujours été un principe chrétien clé en théorie, pleinement réaffirmé par l'Église catholique romaine lors du Concile de Vatican II. Je tiens simplement à préciser que la préférence moderne pour des

sociétés démocratiques libérales n'a pas été forgée dans l'opposition à la religion comme une sorte de principe purement rationnel, supplantant l'autorité de la foi aveugle.

L'élan favorable au libéralisme plonge ses racines dans la religion avec une vision renouvelée, présente aux premiers jours du christianisme et réapparue avec force dans l'Europe du seizième siècle, selon laquelle la liberté de s'écarter des convictions établies et imposées et la liberté de forger et d'exprimer ses propres convictions, sont essentielles au souci réel de la vérité, dans la religion comme ailleurs. De même, le mouvement en faveur de la participation démocratique au gouvernement émerge à l'origine de la conviction chrétienne que tous les hommes sont égaux devant Dieu, car tous sont créés « à l'image de Dieu ». Et tous sont appelés à jouer leur rôle dans la gestion de la terre et la construction d'une société juste et équitable.

Des mouvements religieux très hiérarchisés ont assurément existé et les monarques anglais ont prétendu régner en vertu d'un droit divin. Pourtant, à l'intérieur même du christianisme, des facteurs profonds renversent de telles revendications. Les Quakers sont sans doute surtout connus pour avoir refusé de s'agenouiller devant les souverains et pour avoir insisté sur le fait que tout homme jouit d'une liberté égale devant Dieu. Néanmoins, dans la plupart des religions théistes, il existe un courant politiquement subversif qui appelle les souverains à rendre des comptes à Dieu (excluant ainsi la monarchie absolue) et qui insiste sur l'importance égale de chaque être humain à ses yeux. Lorsque les conditions sociales le permettent, ces pressions sont susceptibles de gagner en importance. Elles peuvent alors prendre la forme d'un concept de liberté positif. Il s'agit de l'idée que tous devraient jouir de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que la religion est supposée rendre heureux de sorte que les résultats n'ont rien de surprenant. Cependant, les enquêtes sociales menées en Grande-Bretagne obtiennent des résultats similaires. Même en Chine, État officiellement athée qui a interdit la religion pendant de nombreuses années, une étude récente menée par Xinzhong Yao et Paul Badham pour le *Ian Ramsey Centre* de l'Université d'Oxford a rapporté que, si 8,7 pour cent seulement des personnes interrogées (toutes issues de l'ethnie Han) se disent religieuses (sans surprise dans un État officiellement athée), un pourcentage étonnant de 56,7 pour cent a confirmé avoir expérimenté l'existence d'une puissance ou d'un être spirituel. À l'intérieur de ce groupe, 15 pour cent croient que leur expérience a amélioré leur état psychique, tandis que 7 pour cent pensent que leur état d'esprit s'en trouve dégradé. Globalement, des expériences positives comme la direction, l'inspiration ou la bénédiction constituent une proportion beaucoup plus élevée des réactions rapportées que les sentiments négatifs de peur ou de terreur.

Il apparaît que les expériences religieuses sont assez répandues bien qu'elles ne soient pas universelles. Et elles se révèlent largement favorables au bonheur et à la santé bien qu'une fois encore, de façon non universelle. Il existe manifestement des cas où la religion n'apporte pas le bonheur. Beaucoup dépend de la société dans laquelle vivent les individus et de leur religion. De nombreux auteurs ont écrit sur leurs propres sentiments de culpabilité et de peur, engendrés par une forme ou l'autre d'éducation religieuse. Il est évident que la religion ne produit pas toujours le bonheur et aucun chercheur responsable ne prétendrait le contraire. Cependant, si l'on prend en compte toutes ces études (et beaucoup d'enquêtes semblables dans tous les pays où la recherche sociale existe), il devient clair que la religion ne

repose pas, comme l'affirma David Hume, sur la peur et la terreur. Au contraire, la relation de la plupart des croyants avec leurs dieux est de nature positive et renforce leur bonheur et leur sentiment de sécurité.

Ce constat suffit à réfuter l'affirmation que la religion se nourrit de la peur et de la culpabilité et pousse les individus à se sentir menacés et à se dénigrer. Certaines formes de culte ou de rituel peuvent produire cet effet néfaste, mais il existe une corrélation globale plus large entre l'engagement religieux, la santé et le bonheur.

Selon David Myers, ce fait peut s'expliquer par de nombreux facteurs. L'appartenance religieuse offre généralement un soutien social important. Lorsque la foi est sincère, elle apparaît comme un bien de grande valeur, digne d'y consacrer sa vie entière et donc, elle renforce le sentiment que la vie a un sens et poursuit un but. La plupart des convictions religieuses sont bonnes pour l'estime personnelle, enseignant par exemple que nous sommes aimés de Dieu. Elles apportent un espoir ultime qui peut survivre à presque toutes les souffrances présentes et les rendre plus supportables. Et elles renforcent un certain nombre de vertus sociales positives, comme l'humilité, le pardon et la gratitude.

Tous ces critères contribuent à mener une vie heureuse, satisfaisante ou épanouie. Ils ne montrent pas la véracité des croyances religieuses, mais ils montrent qu'à cet égard au moins, la religion est en général favorable au bonheur. Elle est loin d'être une maladie ou un facteur handicapant dans la vie d'un homme.

Il est important d'identifier les formes de religion qui sont handicapantes ou qui produisent la souffrance ou la peur. Le meilleur moyen d'y remédier ne consiste pas à les éliminer

toutes, mais à les contrer par une perception plus claire de ce qu'est une bonne religion : l'entretien rigoureux d'une relation avec des puissances spirituelles supérieures et bienveillantes (avec Dieu pour les monothéistes) qui promettent le bonheur de l'homme en guise d'objectif ultime, digne d'être poursuivi.

La foi et l'altruisme

Tout bien considéré, j'en conclus que la foi est bonne pour le bonheur et le bien-être de l'homme. De façon générale, elle n'est pas une cause de souffrance, de dépression, de culpabilité et d'angoisse. Une distinction doit probablement être établie entre les croyances religieuses positives et négatives. Dans ce cas, les observations suggèrent que, s'il existe des convictions religieuses négatives, la plupart sont cependant perçues comme étant positives et la foi en général est un facteur propice au bonheur et au bien-être de l'homme. Par conséquent, il est très important d'analyser et de distinguer soigneusement les croyances positives et négatives. Les textes essentiels des grandes traditions soulignent presque toujours les convictions positives : la joie de la présence divine et le bonheur d'obéir à la volonté de Dieu. À la lumière de ce constat, la priorité pour la religion aujourd'hui consiste à identifier les causes des croyances négatives et le moyen de les neutraliser. À cause de la perversion et de l'irrationalisme de l'homme, cet objectif ne sera jamais complètement atteint, mais en travaillant étroitement avec des psychologues, des sociologues et des décideurs publics, une bonne partie de ce qui est positif peut et doit être accompli.

Se concentrer sur les liens entre la religion et le bonheur risque de présenter un léger relent d'égoïsme. Que dire des effets de la religion sur les opinions et les comportements en matière de morale ? La foi a-t-elle tendance à rendre les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de leur tempérament et à prendre des dispositions, dans la mesure du possible, pour contrer les côtés négatifs de leur caractère.

La foi et l'illusion

Certains croyants entretiennent des convictions très étranges. Il en existe, religieux et autres, qui prétendent détenir des informations secrètes sur le sens de la vie, qui se sentent poussés à consacrer leur vie à une activité complètement futile ou qui pensent être une enveloppe renfermant une forme de vie extraterrestre. J'avais coutume de m'en inquiéter jusqu'à ce que je m'entretienne avec l'un de mes collègues, professeur de physique. Il m'a confié recevoir environ trois lettres par semaine d'individus qui ont réfuté la théorie de la relativité d'Einstein ou résolu les problèmes de la physique quantique, bien qu'étrangement personne ne veuille les écouter, sans compter qu'ils sont généralement victimes d'une conspiration visant à empêcher la publication de leurs articles.

Cette conversation m'a considérablement encouragé. Les croyants n'ont pas le monopole de la bizarrerie. La plupart des gens peuvent paraître étranges, d'une façon ou d'une autre. Certains sont victimes d'illusions et d'hallucinations, ils entendent des voix et ils ont des visions, ils découvrent des conspirations et ils ont accès à des vérités secrètes.

Le fait est que les psychiatres savent distinguer la paranoïa religieuse de la conviction religieuse ordinaire et sont conscients que la paranoïa n'est pas forcément religieuse même si la foi offre un terrain utile aux idées paranoïaques, ne fut-ce que parce que les croyants sont légèrement plus tolérants et ont tendance à écouter les idées étranges avec plus de bienveillance que la plupart des gens.

Il est encore moins plausible d'avancer que la foi est une

illusion en soi. Le dictionnaire définit l'illusion comme une croyance fixe, idiosyncratique et inhabituelle dans la culture à laquelle appartient la personne. Il s'agit manifestement d'une idée fautive, en particulier dans le cadre d'un symptôme de maladie mentale. Toutes les idées fautes ne sont cependant pas des illusions. Je peux croire que la vitesse de la lumière est de 1 000 kilomètres par seconde. C'est faux. Ma conviction est donc une erreur, mais elle ne peut pas être qualifiée d'illusion. Une illusion est une croyance si manifestement erronée que tout individu raisonnable la juge fautive, par exemple, un homme ordinaire convaincu d'être Jésus. Nous devons expliquer précisément pourquoi certains sont victimes de telles illusions. Il s'agit d'une conviction irrationnelle. Dès lors, si je crois être Napoléon, je vis dans l'illusion. Toute personne douée de raison peut constater que je me trompe et je ne pourrais expliquer ma conviction qu'en vertu de mon incapacité à estimer rationnellement mon statut social. En outre, si je vis dans l'illusion, je réagis aux critiques portant sur ma conviction par une colère excessive et une résistance complète à la moindre preuve venant infirmer mon illusion.

La foi en Dieu est très différente. La plupart des grands philosophes étaient des individus raisonnables et ils croyaient en Dieu. Il peut être amusant de se demander de quelle maladie mentale auraient pu souffrir certains philosophes classiques. L'évêque Berkeley, qui croyait que la matière n'existait pas, souffrait peut-être d'un traumatisme lié à l'apprentissage de la propriété. Ou peut-être qu'Emmanuel Kant, convaincu que l'espace et le temps étaient imposés à la réalité par l'esprit, était victime de folie des grandeurs. Mais ce ne sont pas là des exercices de psychologie sérieux. La frontière entre les notions folles et les idées brillantes peut être ténue, mais elle existe. De quel côté de la ligne se trouve l'idée de Dieu ? Ou

l'athéisme ? Aucun de deux ne paraît réellement fou, même si certains individus très étranges en exposent les principes. Dans tous les cas, comment définir la maladie mentale ? En Grande-Bretagne, la loi de 1959 sur la santé mentale définit une personnalité psychopathique comme présentant un trouble persistant ou une incapacité de l'esprit, qui provoque un comportement anormalement agressif ou gravement irresponsable et qui est sensible au traitement médical. De façon générale, une maladie mentale est une affection qui fait souffrir le patient ou les autres. Un malade mental est incapable d'effectuer efficacement les tâches du quotidien. Il ne peut pas s'engager dans des relations sociales normales ni fréquenter normalement d'autres personnes.

Agir normalement, c'est être capable d'expliquer ses actes par des raisons globalement acceptables, qui peuvent être jugées pertinentes en regard de l'acte dont il est question. Ainsi, manger parce que j'ai faim est un acte raisonnable. Mais si je mange de façon compulsive, bien plus que l'exige la survie, au point d'entraîner des effets sur ma santé et ma vie sociale, j'agis peut-être de façon pathologique.

Des actes religieux, comme l'accomplissement de certains rituels, peuvent s'avérer compulsifs et engendrer des conséquences sociales indésirables si ce geste m'empêche de mener une vie sociale normale. Cependant, si je me satisfais de mon état compulsif, l'intervention médicale ne se justifie peut-être pas. Les raisons que j'avance pour justifier de répéter le rituel ne convainquent pas forcément les autres ; après tout, qu'importe l'ordre dans lequel j'allume les bougies ? Une attitude modérément libérale accepte toutefois que certains puissent avoir des raisons que d'autres comprennent, sans pour autant les accepter. Il n'y a rien de mal à aimer les rituels

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les religions du monde

J'espère avoir pu montrer à quel point il est difficile de définir la religion et à quel point il est trompeur de suggérer que toutes les formes de culte se valent fondamentalement. Néanmoins, de nombreuses convictions et pratiques ont pour but premier d'établir un lien entre les hommes et un être spirituel, de façon consciente, afin de produire le bien et de s'écarter du mal. On peut considérer qu'il s'agit là d'une définition fonctionnelle utile de la religion. La *nature* de la religion dépendra, par contre, de ce que ses adeptes croient être bon et de leur conception de l'ordre spirituel. Si je pense que le bien est ce qui profite à mes amis et nuit à mes ennemis, et que la réalité spirituelle est terrifiante et puissante, ma religion peut se révéler assez dangereuse. Mais si je crois que le bien est ce qui permet à tous les êtres vivants de s'épanouir tandis que la réalité spirituelle est suprêmement belle, sage et compatissante, ma religion peut devenir une force considérable en faveur de l'humanité.

Les hommes ont donc besoin, non pas d'éradiquer la religion, mais de développer une conception élaborée de la bonté et une perception approfondie de la spiritualité comme champ du bien ultime. Au fil de leur évolution, les religions du monde ont pu se forger une telle conception ; celle d'un être ou d'un état de bonté suprême auprès duquel l'homme peut trouver le bonheur véritable à travers une relation consciente. Cette notion a pris des formes diverses dans les principales traditions du monde.

(a) Le judaïsme

Ainsi, dans les traditions sémitiques ou abrahamiques, elle a pris la forme d'un Dieu miséricordieux et aimant. Nous pouvons observer dans la Bible hébraïque comment l'idée de

Dieu a évolué au fur et à mesure que s'approfondissait la perception humaine des exigences de la morale. Entre les 8^e et 6^e siècles avant Jésus-Christ, le Dieu des grands prophètes d'Israël et de Juda était le créateur de tout l'univers, qui poursuivait un but moral pour les êtres humains de cette planète. Ce but consistait à façonner des sociétés où la justice et la paix règneraient et où chaque individu pourrait s'épanouir au sein d'une communauté harmonieuse et bienveillante. Pour les prophètes, la religion poursuit deux objectifs principaux. Le premier est l'adoration de Dieu (qui signifie fondamentalement la contemplation et le respect de la beauté et de la perfection du créateur de toutes choses). Il implique d'éprouver de l'amour et du respect pour la création parce qu'elle a été façonnée par Dieu et parce qu'elle est précieuse à ses yeux. Le second est de tendre vers le « royaume de Dieu » ; la création d'une communauté humaine capable d'exprimer la beauté et l'amitié des êtres, chacun étant appelé à imiter Dieu en s'attachant à la vérité, à la beauté et à la bonté.

Le judaïsme n'est pas détaché du monde. Il célèbre la saveur des aliments et du vin, la famille et la société, la beauté de la nature et le bonheur d'exploiter les compétences humaines pour découvrir la vérité et faire fructifier le monde naturel.

La tradition juive est profondément consciente du « péché » de l'homme ; du fait qu'il détruit la nature et les autres dans sa quête de pouvoir et de plaisir. Elle souligne qu'un tel comportement mène au désespoir, à la futilité et à la mort, ce qui correspond au jugement prononcé par Dieu sur le mal. Mais elle soutient aussi que chaque individu possède la capacité intérieure de faire le bien et que nul n'est trop éloigné de la possibilité du pardon car Dieu n'abandonne jamais

complètement personne.

Le don du judaïsme au monde est la notion que la morale humaine revêt une importance ultime et qu'aucun domaine de la vie n'est dispensé du test de la morale. De même que la conviction qu'aucune situation humaine n'est désespérée, même dans les périodes les plus sombres, pour autant que l'on continue à croire en l'avenir. Il a aussi légué son engagement envers la compréhension et la préservation du monde en sa qualité de création de Dieu, et donc d'œuvre de sagesse et de beauté intellectuelle.

Ce sont là de grands bienfaits pour l'humanité. Les juifs ont été terriblement et injustement persécutés à travers l'histoire, mais ils ont conservé une curiosité intellectuelle et un instinct moral qui leur ont permis d'atteindre l'excellence dans de nombreux domaines de l'activité humaine. Le monde serait plus pauvre sans eux et même le plus séculier d'entre eux reconnaît que les juifs n'auraient pas subsisté sans leur religion.

De nombreux aspects de la religion hébraïque irritent un grand nombre de juifs non religieux. Cependant, un point extrêmement bénéfique est la conviction fondamentale que ce monde est bon et beau, intellectuellement fascinant et digne d'un respect craintif. Tous les juifs ne sont pas religieux, loin de là, mais rares sont ceux qui, même à contrecœur, ne reconnaissent pas que c'est la foi dans le Dieu d'Abraham qui a fait des juifs les individus méticuleusement scrupuleux, intellectuellement voraces, moralement sérieux, infiniment ergoteurs, opiniâtrement travailleurs et profondément charitables qu'ils sont. Tout bien considéré, ce doit être une bonne chose.

(b) Le christianisme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le respect sincère des personnes suppose le respect du droit d'autrui de prendre ses propres décisions en conscience concernant des questions ultimes, du moins lorsque ces décisions ne provoquent pas un tort manifeste et évitable. Aujourd'hui, chaque religion doit donc accepter sa place comme étant l'un des nombreux chemins menant à une relation épanouissante avec un esprit suprême. Cette attitude n'implique pas de vaciller sur son propre chemin ni d'affirmer que tous les chemins se valent. Ce serait complètement faux. Elle implique l'acceptation que les individus discernent des questions de valeur ultime de façons très différentes et qu'il ne doit exister aucune contrainte en matière de religion. Si nous apprenons à estimer les points de vue et valeurs, différents mais authentiques, que les gens célèbrent, nous pourrions voir s'ouvrir des possibilités de coopération entre les expressions de foi, ce qui constitue l'une des perspectives les plus prometteuses d'un avenir positif pour l'humanité.

Les religions peuvent-elles franchir ce pas vers une vision vraiment globale ? En fait, des millions de croyants l'ont déjà fait. Ceux qui freinent la religion sont ceux qui s'accrochent à la vision que seul leur credo fournit un ensemble de vérités absolument certaines, incontestables, définitives et immuables, tandis que tous les autres se trompent. Les vrais facteurs nuisibles sont ce manque d'humilité, cette conscience défaillante des limites de sa propre compréhension et l'incapacité de discerner le bien dans les convictions religieuses des autres.

Certains pensent que la religion se résume à cela. Il en existe pourtant une autre forme, dont le cœur consiste à surmonter le moi égoïste par une relation en conscience et transformatrice avec une réalité spirituelle d'une sagesse, d'une créativité,

d'une compassion et d'une félicité absolues.

La réalité spirituelle peut toutefois être mal comprise et la relation adéquate qu'il faut entretenir avec elle peut aussi être mal interprétée. La religion peut devenir une force puissante et destructrice. Les croyants doivent en avoir davantage conscience. Ils doivent aider leur propre tradition à avancer vers une perspective vraiment globale. Nous ne pouvons pas éradiquer les religions ; elles sont là pour durer. Il est possible de faire d'elles des moteurs puissants qui favorisent l'existence créative, la motivation morale et la réconciliation humaine. Il se pourrait même que seule la confiance en une puissance spirituelle puisse motiver l'amour, le pardon et la compassion sans limite et offrir un espoir à un monde aussi égaré dans la haine et la convoitise. Le philosophe Martin Heidegger a dit : « Seul un dieu peut encore nous sauver. » Si tel est le cas, le monde n'a pas besoin de moins de religion, mais de plus de religion. Une religion du bon type : autocritique, libératrice, humaine et tolérante. Il est suprêmement important de chercher, avec tous les outils scientifiques et critiques à notre disposition, comment accomplir au mieux cet objectif.

En dépit des apparences, la religion peut être l'une des forces les plus positives pour le bien de l'humanité. Dans un monde où le désespoir, la colère et la perte de sens sévissent, le sens de la bonté objective, de la dignité humaine et de l'espoir cosmique est essentiel à la survie de l'humanité et au bien-être véritable. Ce sont des valeurs que les traditions religieuses du monde ont le potentiel de nous offrir.

Selon moi, il existe des arguments écrasants en faveur de la religion. Il doit cependant s'agir d'arguments qui défendent la découverte et le maintien d'opinions religieuses qui protègent

et promeuvent la foi dans la beauté objective, l'épanouissement humain et l'importance morale de la vie humaine. Grâce à la croissance rapide des communications humaines, des échanges culturels et des connaissances scientifiques, nous occupons une place unique pour avancer vers une approche mieux informée et plus sensible d'un tel objectif. Il revêt donc une importance essentielle de mêler toutes les ressources de la science et de la sagesse traditionnelle des religions du monde pour générer une meilleure compréhension de ce qu'est la religion, au meilleur d'elle-même, et pour concevoir les moyens de rendre ce « meilleur » plus évident et plus accessible.

La religion est-elle donc dangereuse ? Parfois oui. Mais elle constitue aussi l'une des forces positives les plus puissantes au monde. La meilleure façon de s'assurer que la foi exerce une influence positive consiste pour les personnes empreintes de bonne volonté et de sagesse intellectuelle à jouer leur rôle pour la soutenir et la façonner. Au préalable, elles doivent toutefois éprouver une sympathie initiale pour une forme ou une autre du présupposé fondamental de la religion, à savoir qu'il existe une réalité objective suprême et que les hommes peuvent trouver l'épanouissement à travers une relation consciente avec cette réalité. Si elles défendent cette vision, elles l'abîmeront forcément dans une certaine mesure en y important leurs propres ambiguïtés et préjugés. Mais la foi peut à tout le moins atténuer ces manquements. Au mieux, la religion, la quête de la bonté suprême et une vie menée dans l'intérêt du bien uniquement contribueront à promouvoir le bien-être de tous les êtres sensibles. Toute entreprise humaine présente un certain risque. Mais la religion est une force motrice prédominante en faveur de la sagesse et de la compassion dans un monde qui serait morne et cruel sans elle.

Pour paraphraser Karl Marx, la religion est le cœur compatissant de ce qui ressemblerait autrement à un monde froid et sans cœur.

²⁶. *Le choc des civilisations*, Odile Jacob, Paris, 2007.

²⁷. Seuil, Paris, 1991.